

PIERRE  
PACHET

Sans amour

RÉCIT

DENOËL

Extrait de la publication

# Sans amour

## DU MÊME AUTEUR

- Le Premier Venu. Baudelaire : solitude et complot*,  
Denoël, 2009.
- Loin de Paris*, Denoël, 2006.
- L'Amour dans le temps*, Calmann-Lévy, 2005.
- Aux aguets, Essais sur la conscience et l'histoire*,  
éd. Maurice Nadeau, 2002.
- Adieu*, éd. Circé, 2001.
- L'Œuvre des jours*, éd. Circé, 1999.
- Conversations à Jassy*, Maurice Nadeau éd., 1997.  
Nouvelle édition, Denoël, 2010.
- Avec Jean-Louis Faure, *Bêtise de l'intelligence*  
(sur Arthur Koestler, Sartre et S. de Beauvoir),  
Joca seria éd., Nantes, 1995, 2006.
- Le Grand Âge*, éd. Le Temps qu'il fait, 1993.
- Trad. de *La République*, de Platon, Folio Essais, 1993.
- Un à un, de l'individualisme en littérature*  
(Michaux, Naipaul, Rushdie), Seuil, 1993.
- Les Baromètres de l'âme, naissance du journal intime*,  
Hatier, Brèves/Littérature, 1990  
(édition revue et augmentée, Poche/pluriel, 2001).
- La Force de dormir, études sur le sommeil en littérature*,  
Gallimard, 1988.
- Autobiographie de mon père*, Belin, 1987. Nouvelle édition,  
avec une préface de J.-B. Pontalis, Le Livre de Poche, 2006.
- Le Voyageur d'Occident*, Gallimard, 1983.
- La Violence du temps, Fiodorov et Mourjenko*,  
*camp n° 389/36*, Seuil, 1982.
- Nuits étroitement surveillées*, études psychologiques,  
Gallimard, 1981.
- De quoi j'ai peur*, essai, Gallimard, 1980.
- Du bon usage des fragments grecs*, Le Nouveau Commerce,  
1976 et 1980.



Pierre Pachet

# Sans amour

récit

DENOËL

Extrait de la publication

© *Éditions Denoël*, 2011

Extrait de la publication

## Vivre seule

Quand on a cessé de plaire à quelqu'un.

Quand on a cessé de plaire

(d'une phrase à l'autre, d'une phase à l'autre, que la chute est cruelle !).

Quand on n'est plus regardée dans la rue ou à la plage sinon d'un regard qui ne s'attarde plus sur vos formes, votre allure, vos yeux brillants, mais immédiatement fuit et passe à un autre objet.

On regarde sans être regardée ; à la dérobée, on regarde si l'on est regardée.

Rentrée chez soi, ou avant de sortir, on se regarde, pour s'apprêter. Ou l'on oublie de se regarder.

Quand on s'y habitue, qu'on s'y résigne.

Privée du compagnon à qui l'on était liée par

contrat, par le désir, par une querelle interminable ou un différend insoluble, des biens communs. Ce compagnon qui devait vous épauler, être là longtemps ou toujours (il n'y a pas de « toujours »). On est alors assignée plus étroitement aux proches, aux enfants, petits-enfants si l'on en a, neveux et nièces, enfants des amis.

Il faut se présenter autrement, en montrant moins de son corps, des bras flasques, des jambes alourdies ou amaigries, de sa peau fatiguée ; moins de décolletés, d'échancrures, d'épaules et de cous nus. La silhouette moins gracieuse doit s'envelopper davantage, renonçant aux jupes, maillots ou pantalons moulants. Il faut se faire discrète, par étapes. Avec des retours de coquetterie risqués, la réapparition d'un rouge à lèvres éclatant, une surprenante jupe fendue, un bijou descendant entre les seins.

On apprend à se soustraire au spectacle de la rue et des soirées (auxquelles on est rarement invitée) : on reste chez soi, on sort et l'on se reçoit entre amies, thé, cinéma, visite de musée, activités qui font vieillir prématurément. Face aux couples, il faut apprendre à faire semblant, ou retrouver une attitude que l'on adoptait « avant », enfant ou adolescente : comme si



les gestes des amants ou des gens mariés l'un pour l'autre ne vous concernaient pas, comme si l'on ne savait pas que plus tard dans la soirée ils vont coucher ou dormir ensemble, comme si l'on y était indifférente.

Une autre disposition des journées, un autre emploi du temps s'imposent.

Avoir à vieillir seule, seul témoin de soi et de son propre vieillissement que l'on constate à la toilette, devant le miroir, en marchant difficilement, en montant l'escalier. Vieillissement qui vous atteint vous seule, vous séparant de ceux qui restent jeunes et vigoureux.

Continuer cependant à prendre soin de soi, par des gestes et des activités centrées sur soi. Il faut ramener le sac des courses, et d'abord choisir au marché ou dans les magasins, guidée par ses goûts ou ce qui en reste, car cela aussi s'effrite, n'étant plus soutenu par la mémoire ou les demandes d'un compagnon. Une gourmandise surprenante en prend quelquefois le relais, supposée consolante, attachée à un moi rétréci.

Dialogue entendu sur un quai de métro porte de Clichy. « Je fais chauffer le lait et je mets mes corn-

flakes dedans... » (une femme exsangue, aux cheveux blancs) « Mais ça ne suffit pas ; tu devrais te faire un œuf à la coque, quelque chose... » (c'est sa fille, quarante-cinq ans, teint frais) « Non, depuis la mort de Raymond, je n'ai plus d'appétit. Les corn-flakes le soir, ça me suffit. » « Mais si tu tombais malade ? » « Tant mieux ; alors je rejoindrais Raymond au jardin du Père-Lachaise. » Puis leur conversation dérive vers des histoires de médecins.

Quand il faut continuer à prendre soin de soi, un risque s'ouvre chaque jour, moment après moment, une bifurcation, un doute : pour qui faire cet effort souvent pénible, en pensant à qui ou à quoi ? Ce peut être par fidélité à une image de soi telle qu'on était aux yeux de celui ou de ceux pour qui on existait et on existe encore, par exemple aux yeux de ses enfants, de ses petits-enfants, de ses voisins. Pour continuer à être la personne digne que l'on fut, voire pour être plus digne encore, malgré cette solitude, ou en elle. Tâche amère, quelquefois dégradante, mais soutenue par la conscience de l'enjeu. Se conserver en vie, et la tête haute malgré l'accablement, *pour* ceux qui attendent cela de vous ; comme — pardon de la comparaison — certains de ceux qui ont été arrachés à leur monde pour être jetés dans la terreur et le dénuement

ont soutenu leur désir de survivre non seulement par l'envie de revoir leurs proches et le monde d'avant, mais en obéissant au devoir de se préserver pour se restituer soi-même à qui les aimait et les attendait peut-être : à leur mère, dans le cas de personnes jeunes, à leur compagnon, à leur amant.

Mais quand on n'y croit plus, à cette image de soi ?

Qu'on se retrouve recroquevillée sur des souvenirs, des paquets de souvenirs accrochés les uns aux autres. On écarte ce qui est douloureux, les échecs, les morts, les erreurs, et on se met à rassembler autour de soi comme des albums de photos qu'on feuillette, qu'on commente, on se constitue un passé portatif en compagnie duquel continuer à vivre, un mobilier familial destiné à devenir plus précieux, ou presque, que ce qu'on risque de connaître désormais de nouveau.

Entrer dans ce qui est délibérément terne.

Ce sont des voix presque effacées, comme après la fin d'un disque (un quatuor de Chostakovitch, avec des moments où les cordes sont presque imperceptibles, caressantes, douloureuses) : on entend encore, on croit entendre encore violon ou violoncelle : puis on se rend compte avec un peu de déception que

non, rien ne vibre plus dans l'air, c'est passé dans la tête où ça continue à résonner.

Ou comme une persistance rétinienne, de personnages, de situations, d'angles de vue.

Une persistance mentale — non : corporelle et émotive à la fois ; moins des souvenirs (supposés résider quelque part dans une photothèque intérieure) qu'une disponibilité en réserve, une vulnérabilité, une blessure même, que l'occasion d'une rencontre inopinée, du retour d'un document, d'une phrase oubliée, vient raviver, fraîche, suintante ou ruisse-lante, ouverte sur une caverne de sensations et de pensées.

Une épaisseur vibrante de temps me sépare de la mort de ces personnes que j'ai fréquentées, que je ne peux plus rencontrer.

Cette épaisseur, différente selon chacune, n'est pas un talus, un mur, un amas opaque. Ce sont aussi des marches sur lesquelles appuyer sa progression, des invitations à entrer.

De ma solitude naissent ces personnages, et ces pensées.

Ma solitude : par exemple après le départ d'une amie (j'ai donc vu quelqu'un très récemment, n'étant

privé ni de fréquentations ou d'amitiés ni même d'amour), mais n'ayant aucune perspective pour le reste de la journée ni pour ce soir.

Les coudées franches ; mais aussi flottantes. Personne pour m'encombrer, personne pour me tenir compagnie, bonne ou mauvaise. Une légère panique, qui n'est pas sans rapport avec une panique plus grave, avec le découragement ou le désespoir. La tentation est grande de la fuir en passant des coups de téléphone, en jouant au solitaire.

Ma solitude est non pas peuplée, mais hantée de fantômes. Pour leur donner la vie qu'ils demandent, dont ils ont peur aussi, je dois donner la mienne, mon souffle, mon sang. Mon attention.

Attention qui cette fois-ci — si je surmonte l'asthénie ou un peu de dégoût pour moi-même — a envie de se tourner, non vers d'autres vies, mais vers d'autres solitudes. De communiquer avec elles sans pour autant les déranger.

Mes fantômes, buées peu insistantes, inapaisées mais timides, il me semble qu'ils détiennent, dispersée en figures diverses, la substance qui me fait défaut pour équilibrer la chute immobile et douloureuse de ma vie livrée à l'ineptie des heures.

Je leur demande de l'aide : ils sont partis empor-

tant l'essentiel de mon passé, dont ils furent témoins et acteurs. Témoins à un âge où j'étais trop inquiet sur moi-même pour savoir observer, trop ignorant aussi. Acteurs qui influèrent sur moi, délibérément ou par leur seule existence. Ce sont eux qui savent l'essentiel, qui n'est écrit nulle part, dans aucune archive, et dont je n'ai que des traces que je cherche à mettre en relation, avec lesquelles j'essaie de reconstituer des moments, des émotions, accablé par cette pauvreté qui est ma punition pour leur avoir survécu.

Ces pensées touchent à la solitude, aux façons dont on l'habite, dont on s'y loge, quand solitude ne semble pouvoir rien dire d'autre que le temps, le temps nu, le temps sans occupations ni distractions. Et, entre autres à cause de la dissymétrie encore forte entre hommes et femmes, même dans nos sociétés, j'ai pensé à la solitude des femmes atteintes par l'âge, par le veuvage, l'abandon d'un compagnon ou d'un époux, par une disgrâce réelle ou seulement ressentie. Elles vivent un temps déserté par l'amour, évidé par l'absence d'amour.

Souvent, solitaire moi-même, pour penser aux femmes solitaires je vais au square les regarder et les

imaginer. Le square du Temple, lieu historique, est chargé de morts : c'est l'ancien enclos de l'ordre des Templiers que Philippe le Bel supprima en 1313. Puis il fit brûler vifs les Templiers pour s'approprier leurs richesses, et mettre à mort le Grand Maître de l'ordre, Jacques de Molay, en 1314. « Mort aux assassins de Jacques de Molay ! » clame le poète irlandais W.B. Yeats dans un poème de 1923, qui n'oublie pas la haine. À côté, rue de Bretagne, sur l'entrée d'un garage, une plaque rappelle que lors de la grande rafle du 16 juillet 1942, des Juifs arrêtés par la police furent rassemblés là, avant d'être emmenés au Vélodrome d'Hiver en autobus verts (50 autobus avaient été réquisitionnés pour être mis à la disposition des policiers parisiens). Ce quartier où j'habite désormais rassemble nombre de mes propres souvenirs. C'est rue Vieille-du-Temple que je venais chercher Léa à la sortie de son travail, vers la fin des années cinquante. C'est dans un atelier de bijouterie du quartier que j'allai dix ans plus tard, en compagnie de la femme que j'allais épouser, et avec la recommandation de mon ami Marcel, bijoutier de Vichy, acheter une alliance au prix de gros. Bien des années plus tard, il se trouve que nous vînmes nous installer dans la même rue, d'où cet atelier avait disparu. L'une des

dernières sorties de ma femme, désormais gravement malade et qui ne pouvait plus manger ni boire — elle n'était alimentée que par des perfusions —, fut pour aller s'asseoir sur l'un des bancs du square. Elle attendait, grelottant au soleil d'hiver, pendant que je me dépêchais d'aller m'acheter un sandwich. Peu de jours plus tard, je dus me rendre à la mairie devant le square, pour déclarer son décès. Je reviens là obstinément regarder les canards et les jeunes mamans rassemblées devant le tas de sable, ou les dames âgées et seules, tournant des pensées et des phrases dans ma tête.

Je dois retrouver et faire apparaître — dans ce livre de ma solitude, que je ne pourrais pas écrire si quelqu'un vivait avec moi, avait à subir mes hésitations, ma curiosité indiscreète et incertaine — ce qui lie ces destins au centre desquels je me trouve placé, observateur jadis déconcerté par ces femmes, leurs poitrines imposantes, plus intimidantes qu'attirantes, leur féminité cachée :

Mme Salzberg, isolée, à l'écart, recherchant un lien tardif avec ce à quoi elle avait tourné le dos, le judaïsme russe ;

Mania si libérale, ouverte, affectueuse, ma « tante »,



comme l'était « tante Iva », qui elle non plus n'était pas ma tante ;

Mizou, la protégée de Mania, Mizou dont j'aurais aimé être amoureux et aimé, dont j'imaginai qu'elle aurait pu m'initier à ce que sans doute elle ne faisait que pressentir ;

Ma proche cousine Irène, écartée de sa propre féminité par l'époque, par son père intimidant et interdicteur, par sa mère qui se tenait volontairement à distance de la féminité, lui ayant préféré l'affirmation obstinée de soi ;

Léa, amie intime d'Irène.

Il n'y a pas plus de droit à l'amour que de droit au bonheur. À peine un droit à la recherche ou à l'attente de l'amour. Parce que l'amour n'est pas une conséquence inévitable de notre nature, seulement une possibilité, on peut concevoir des vies sans amour ou dépourvues de l'amour. On rencontre de telles vies, de tels personnages, dont le maintien et le débit de parole suggèrent que l'amour n'est pas venu leur donner la grâce des gestes et de la pensée. On peut devenir ou rester tel. On dirait qu'une partie de leur

corps et de leur âme est restée brute, ne connaissant des relations entre humains, par lesquelles les comportements se polissent et s'adoucissent, que l'affrontement, l'agression, ou le maintien à distance. Je pense au meurtrier interviewé dans une série de reportages (sur l'amour, justement) de Daniel Karlin et Tony Lainé, qui avait assassiné d'une multitude de coups de couteau impuissants et exaspérés son amie, après que, finissait-il par raconter d'une voix inexpressive, elle eut éclaté de rire parce qu'il ne parvenait pas à démontrer sa virilité face à elle. Par sa moquerie imprudente (venue couronner et défaire tant de séances d'ostentation virile), elle mettait à nu en lui un être totalement dépourvu de protection, non aimé et non aimant, dont elle n'avait pas mesuré la faiblesse avant ce moment de violence aux abois (à moins qu'elle n'ait sans le savoir, pour se défendre, cherché cette faiblesse comme le chien cherche la jugulaire de son adversaire).

## Femmes au square

Les dames âgées ne sont pas nées telles. Elles furent des jeunes filles, qui attiraient le regard des hommes et le regard en général.

Pour les regarder comme elles le méritent, je dois opérer une conversion de mon regard : le forcer à cesser de se tourner vers ces jeunesses attirantes, pleines de vie et de charme, dont le sourire heureux, conquérant, ravageur, s'atténuera puis s'effacera avec l'âge, sans qu'elles perdent pour autant leur beauté ou leur attrait.

Je rencontre de plus en plus fréquemment, au gré de ma vie errante ou disponible, des femmes d'âges divers, que j'observe de loin ou avec lesquelles je parle quelquefois longuement, et qui se trouvent, qu'elles l'aient voulu, qu'elles y aient consenti ou non, réduites

à l'état de... comment le nommer ? solitude, chasteté, abandon, renoncement peut-être. Femmes ou dames entre lesquelles ma curiosité ne distingue pas, parce que je perçois confusément, mais avec certitude, une ou des continuités entre leurs situations ou leurs états d'esprit. Quoi de commun, à première vue, entre la jeune fille d'une vingtaine d'années qui, après des expériences sexuelles précoces puis une déception sentimentale, se retrouve confinée dans la chasteté, à son propre étonnement, pendant plusieurs mois ou plusieurs années — et la veuve de soixante-dix ans aux jambes frêles, aux chevilles enflées, aux hanches fragiles, qui poursuit tant bien que mal son existence solitaire, rapportant du supermarché des courses trop lourdes pour elle ? Et pourtant si, je sens une parenté mystérieuse entre leurs états de femmes esseulées, comme présentant derrière des situations plus ou moins contraignantes selon les cas la persistance d'un refus. Comme si les femmes, qui dans le jeu de l'amour sont éminemment maîtresses de dire oui ou non à ceux qui les convoitent, tombaient à certains moments de leur vie dans un « non » profond, irrécusable, et qui en quelque sorte ne dépendrait pas complètement de leur volonté ou de leurs intentions.

Ou cette femme à la gaieté inquiète qui, aban-

*Achevé d'imprimer  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 3 février 2011.  
Dépôt légal : février 2011.  
Numéro d'imprimeur : 78131.*

ISBN 978-2-207-11056-0/Imprimé en France.

180656



# Sans amour

## Pierre Pachet

Cette édition électronique du livre

*Sans amour* de *Pierre Pachet*

a été réalisée le 08 mars 2011

par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

imprimé par Floch à Mayenne

(ISBN : 9782207110560).

Code Sodis : N48067 - ISBN : 9782207110584

Numéro d'édition : 180656